

L'affaire Dreyfus

DEVANT LA Cour de Cassation. PREMIERE AUDIENCE.

Le Rapport de M. le conseiller Bard.

M. Bard commence la lecture de son rapport. C'est un délayeur du genre sournois: quand une circonstance lui semble plaider en faveur de la cause qu'il a faite...



M. MANAU, Procureur Général.

Sur le premier point, le faux du lieutenant-colonel Henry, M. Manau se pose la question de savoir si ce faux est de nature à établir l'innocence de Dreyfus...

Il est vrai, ajoute M. Manau, que lorsque le colonel Henry fut arrêté, tandis qu'on le conduisait au Mont-Valérien, il s'écria: 'C'est inconcevable! Que me veut-on?'

M. Manau est d'avis que l'aveu du faux commis par le commandant Henry frappe de suspicion légitime sa déposition devant le conseil de guerre.

Il a infligé gravement son propre témoignage et il a pu influer sur les dépositions des autres témoins...

Sur la question des expertises, M. Manau estime également que la révision s'impose.

Les premiers experts disent que le bordereau est de Dreyfus et les seconds parlent de décalque.

Or, si le bordereau est de Dreyfus, il ne peut être question de décalque.

M. Bard s'applique à démontrer que la culpabilité de Dreyfus n'était nullement démontrée qu'on songe au faux.

La communication des pièces M. Bard s'est alors demandé si ces pièces secrètes avaient été communiquées aux juges sans être montrées à l'accusé.

M. Bard termine son exposé de l'affaire Esterhazy par la lecture de deux pièces saisies chez le commandant par M. Bertulus.

Elle se termine par ces mots que nous écrivons à la volée: 'Comprenez que si vous êtes maîtres de vos experts et de l'instruction, je m'en rapporte à vous, mais si cela vous échappe, je me verrais forcé de démontrer que le bordereau est calqué par Dreyfus sur mon écriture.'

L'autre lettre adressée à un officier général, le lendemain de l'acquiescement, exprime la gratitude du commandant. Nous avons déjà cité la fin de cette lettre en résumant les réquisitions de M. Manau.

Les experts. Dans ce long récit, M. Bard revient ce fait que les conclusions des experts du procès Esterhazy descriptives du faux du lieutenant-colonel Henry, l'un, M. Gobert, conclut au doute, l'autre, M. Pelletier, ne reconnaît pas dans le bordereau l'écriture de Dreyfus.

Le rapport aborde, à ce moment, la révélation du faux Henry. La scène est des plus dramatiques.

M. Bard ne peut être question de décalque. C'est aux juges du fond à décider.

M. Bard ne peut être question de décalque. C'est aux juges du fond à décider.

Le colonel Henry reconnaît alors qu'il a ajouté la dernière phrase, puis, pressé encore, il finit par reconnaître qu'il a fabriqué la pièce de 1896 en se servant de celle de 1894.

Et, au général il déclare: 'Si c'était à refaire, je n'hésiterais pas: je l'ai fait pour mon pays, qui doit passer avant tout.'

Quelle est donc cette pièce de 1894? M. Bard ne l'indique pas. Mais il se demande si la déposition du colonel Henry devant le conseil de guerre a été sincère, et pour trancher cette question, M. Bard fait appel au témoignage de M. Picquart et lit le mémoire adressé par lui au garde des sceaux.

Il est vraiment scandaleux que l'on fasse état du rapport d'un homme actuellement au secret et qu'on en appelle au témoignage de cet homme.

C'est un plaidoyer en faveur de Dreyfus et un réquisitoire contre les généraux Mercurio, Billot, de Boisdiffre et Goussier. M. Picquart s'attache à démontrer par une discussion de détails qu'aucune des pièces secrètes ne s'applique à Dreyfus.

M. Bard s'applique à démontrer que la culpabilité de Dreyfus n'était nullement démontrée qu'on songe au faux.

Hier même, au contrôle, établi un magasin de musique qui ne manque pas de mérite.

Académie de Musique. 'NANON.' C'est avec grand plaisir que nous sommes rentrés, dimanche soir, dans cet ancien et populaire théâtre, que l'on disait fermé à tout jamais, et que nous avons retrouvé fraîchement décoré, brillamment illuminé, complètement remis à neuf et ayant recouvert toute sa jeunesse d'autochtones.

Le fait avoir un gré infini au colonel Hopkins, non seulement d'avoir rendu l'Académie de Musique à la vie, mais aussi et surtout d'avoir redonné le plaisir de cette résurrection et, par une semaine d'été, de voir plus de deux mois que la saison théâtrale est comencée; et, jusqu'ici, par une seule note de musique! Assé, le public a-t-il fait fête aux artistes qui venaient réveiller chez nous ce goût de l'opéra, et nous sommes heureux de pouvoir constater un succès complet pour la direction, un vrai triomphe pour la troupe.

La compagnie Murray-Lane est fort bien composée. Les artistes connaissent leur métier; les chanteurs et chanteuses ont de la voix et ils savent la manier. Les chœurs sont excellents et très nourris; beaucoup de jolies femmes et de jolis organes. Les ensembles ont, dans les intonations, dans les exécutions, dans les gestes, jusque dans les marches et contre-marches, une netteté, une précision presque mathématiques, que l'on ne trouve guère que dans les troupes chorales américaines, et qui font le plus grand honneur à ceux qui les ont créés.

Voilà pour l'ensemble de la compagnie. Quelques mots maintenant sur les artistes de premier plan. M. J. K. Murray, qui avec Miss Lane, donne son nom à la troupe et nous semble en être l'âme, est un grand et vigoureux gaillard, bien découplé, à la figure avenante, ayant belle allure en scène, et propriétés d'une voix belle et forte, un baryton élevé, — une voix de Martin, comme on dirait en France, pouvant chanter les témoins et les barytons, et il la conduit avec l'adresse d'un homme qui a été à bon école. Tout en barytonisant facilement dans les notes basses, il est des notes très hautes, trës-sonores, dans le registre supérieur. Sa voix, son chant, son jeu ont obtenu un grand succès dimanche. Il a fait du premier coup la conquête du parterre et sa réussite complète assure une semaine de superbes recettes à la troupe.

Miss Clara Lane, qui jouait le premier rôle de la pièce, est une jeune et jolie femme, qui possède une voix puissante dans les notes élevées.

À l'entendre, elle semble plutôt faite, comme son partenaire, M. Murray, de reste, pour chanter le grand opéra, qu'elle se soit élevée avec beaucoup de brio, les complètes de leur acte, qui ont été bisés.

Miss Laura Millard nous a étonnés dans son rôle de Ninon. Elle dit bien et sait chanter: C'est à elle que revient, sous ce rapport, les honneurs de la soirée.

M. Green a une charmante voix de ténor léger et M. Fraser est un

Les membres de la cour de cassation en général et M. Manau en particulier étaient loin d'être rassurés sur l'attitude des experts du public parisien.

Le grand Opéra House. Aborder le rôle essentiellement difficileux de "Little Detective", exige tant de qualités qu'il est difficile d'environ huit mètres de côté, comprenant un rez-de-chaussée à varangue, avec trois fenêtres ou portes par façade;

40. La prison de Dreyfus. On ne voit pas la case, qui est en bois et occupe un carré de quatre mètres de côté; la partie supérieure du toit, de toile blanche, à trois mètres de hauteur, paraît seule dans l'enceinte palissadée qui ferme le promenoir du déporté.

30. Adossée à ce mirador, la case-caserne des surveillants, construite en bois, sur un carré d'environ huit mètres de côté, comprenant un rez-de-chaussée à varangue, avec trois fenêtres ou portes par façade;

40. La prison de Dreyfus. On ne voit pas la case, qui est en bois et occupe un carré de quatre mètres de côté; la partie supérieure du toit, de toile blanche, à trois mètres de hauteur, paraît seule dans l'enceinte palissadée qui ferme le promenoir du déporté.

30. Adossée à ce mirador, la case-caserne des surveillants, construite en bois, sur un carré d'environ huit mètres de côté, comprenant un rez-de-chaussée à varangue, avec trois fenêtres ou portes par façade;

40. La prison de Dreyfus. On ne voit pas la case, qui est en bois et occupe un carré de quatre mètres de côté; la partie supérieure du toit, de toile blanche, à trois mètres de hauteur, paraît seule dans l'enceinte palissadée qui ferme le promenoir du déporté.

30. Adossée à ce mirador, la case-caserne des surveillants, construite en bois, sur un carré d'environ huit mètres de côté, comprenant un rez-de-chaussée à varangue, avec trois fenêtres ou portes par façade;

40. La prison de Dreyfus. On ne voit pas la case, qui est en bois et occupe un carré de quatre mètres de côté; la partie supérieure du toit, de toile blanche, à trois mètres de hauteur, paraît seule dans l'enceinte palissadée qui ferme le promenoir du déporté.

30. Adossée à ce mirador, la case-caserne des surveillants, construite en bois, sur un carré d'environ huit mètres de côté, comprenant un rez-de-chaussée à varangue, avec trois fenêtres ou portes par façade;

40. La prison de Dreyfus. On ne voit pas la case, qui est en bois et occupe un carré de quatre mètres de côté; la partie supérieure du toit, de toile blanche, à trois mètres de hauteur, paraît seule dans l'enceinte palissadée qui ferme le promenoir du déporté.

30. Adossée à ce mirador, la case-caserne des surveillants, construite en bois, sur un carré d'environ huit mètres de côté, comprenant un rez-de-chaussée à varangue, avec trois fenêtres ou portes par façade;

40. La prison de Dreyfus. On ne voit pas la case, qui est en bois et occupe un carré de quatre mètres de côté; la partie supérieure du toit, de toile blanche, à trois mètres de hauteur, paraît seule dans l'enceinte palissadée qui ferme le promenoir du déporté.

30. Adossée à ce mirador, la case-caserne des surveillants, construite en bois, sur un carré d'environ huit mètres de côté, comprenant un rez-de-chaussée à varangue, avec trois fenêtres ou portes par façade;

40. La prison de Dreyfus. On ne voit pas la case, qui est en bois et occupe un carré de quatre mètres de côté; la partie supérieure du toit, de toile blanche, à trois mètres de hauteur, paraît seule dans l'enceinte palissadée qui ferme le promenoir du déporté.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

Le rapport de M. le conseiller Bard.

jour pleine de bonté pour elle... Et vous venez la voir? demanda Mme de Lagarde.

—Non, madame... Nous passions. Et en passant, j'ai montré la maison à mon ami, et je lui racontais ce que cette dame avait fait pour moi, un jour que ses chevaux m'avaient renversé.

—Et vous ne savez pas ce qu'elle est devenue? —Non, madame... nous ne savons rien. Elle est en voyage sans doute.

—Elle est malheureuse, dit la mère de Paul... persécutée par son mari. Peut-être enfermée dans cette maison.

chante rien de cette histoire. Mais Giovanna pensait que sa bienfaitrice souffrait et son cœur était plein de compassion.

Mme de Lagarde, voyant leur air surpris, dit: —Vous ne comprenez pas?... Je suis Mme de Lagarde, la mère de ce jeune homme que l'on juge de ce moment... qui est accusé d'avoir assassiné M. de Pamphry.

Giovanna avait fait un mouvement. —Mais ce n'est pas lui! s'écria-t-elle aussitôt.

Mme de Lagarde la regarda avec stupeur. —Comment? —Non, non, s'écria la jeune fille, très agitée, ce n'est pas lui!

—Ce n'est pas moi qui peut perdre ceux qui ont commis ce vol. —Et pourquoi donc? —Parce qu'ils s'agit d'être qui me touchent de près que je ne peux pas trahir et livrer.

—Quand vous connaîtrez, dit la mère, l'étendue de notre malheur, à moi et à celle qui est sans doute enfermée là et qui a été bonne pour vous, vous vous laisserez toucher. Mon fils est innocent, et il va être condamné peut-être aujourd'hui, dans quelques heures, pour un crime dont il n'est pas coupable.

Il va être condamné parce qu'il n'a pas pu prouver le vol du poignard, parce qu'il n'a pas pu dire où il était à l'heure où le crime a été commis... parce qu'il était ici... près de la femme qu'il aime... qu'il ne veut pas compromettre, bien qu'il ne soit pas son amant.

Il a peur qu'on ne croie pas à la pureté de son affection. Il se voyait à la nuit, et personne n'ajoutait foi à leur innocence. Et mon fils va être déshonoré, envoyé au bagne, peut-être à la mort, une mort cruelle et infâme, la plus terrible de toutes les morts, parce qu'il n'a pas voulu se défendre.

luth et lui serrait les mains à les briser. —Oh! mon Dieu! dit-elle, cette infamie ne peut pas être commise!

—Elle le sera! s'écria la malheureuse mère! J'étais hier à l'audience... J'y ai passé ma journée, sous les regards de tous... le cœur pantelant et déchiré... J'ai vu mon fils, calme, répondant sans trembler à toutes les questions, ayant dans son regard fixe quelque chose des visions qui font oublier autrui, fois aux martyrs leurs souffrances.

Il la voyait, celle pour qui il se sacrifierait, pour qui il immolait ce qu'un homme de son monde met au-dessus de tout, son honneur.

J'avais encore un espoir, l'espoir que celle qui l'aime viendrait parler pour lui, faire pour lui l'aveu qu'il ne peut pas faire. Elle le voulait. Elle le désirait. Elle doit mourir de son impuissance. Ah! le malheureux! Je me plains... et que sont mes souffrances à côté des siennes.

insensible que les pierres, que ces grilles de fer devant lesquelles elle se tenait.

Jusque-là elle n'avait pas pensé à ce qu'elle pouvait faire... qu'il lui était possible d'apporter un peu de lumière dans les obscurités de ce procès qui se jugeait. Elle ne connaissait pas ces gens dont il était question. Elle ne s'était pas intéressée à leur affaire.

Elle n'avait même pas lu les détails du procès qui, à cette heure, passionnait tout Paris, absorbée qu'elle était par son amour. Mais maintenant qu'elle y avait mêlée une personne qui lui était chère, qu'elle avait compris toutes les douleurs que pouvait causer une condamnation imméritée, elle se sentait remuée jusque au fond de l'être. Les choses lui apparaissaient sous un autre jour. Elle se voyait trempant dans l'injustice qui allait être commise, complice de l'infamie possible. Elle comprenait ce que devait souffrir celle qu'elle voyait encore penchée sur elle, compatissante et belle. Toute son âme saignait.

Elle se pencha vers Firlinth. —Il faut tout faire, dit-elle, pour les sauver! Le jeune homme tressaillait. —Son visage s'illumina. —Je n'attendais pas moins, dit-il, de ton cœur, de ton âme!

—Disposez de nous, s'écria-t-il d'une voix vibrante. Vous pouvez compter sur nous à la vie, à la mort!

La pauvre mère leva vers le ciel des yeux tout brillants de reconnaissance et de joie. La Providence se manifestait enfin. Elle ne doutait plus du succès.

La journée de la veille avait été pour Mme de Lagarde le jour terrible, le jour d'épouvante et d'effroi, le jour à jamais douloureux.

Elle avait voulu assister, au Palais, à l'audience où devait être jugé son fils. Elle s'était placée aux premiers rangs, dans une salle bondée, le cœur si serré, si défaillant, qu'elle s'attendait à chaque instant à tomber foudroyée.

leurs, à tout le reste, à toute cette curiosité qui pesait sur lui. Oh! le sourire!

Il était allé droit à l'âme de la pauvre mère, et l'avait empli d'une tristesse infinie. A ce moment, dans l'assistance, dans le remous qui s'était produit et qui avait été suivi d'une immobilité et d'un silence profonds et solennels, Mme de Lagarde avait vu deux yeux enflammés, deux yeux étincelants, converger vers son fils, et elle frémit en reconnaissant dans la personne qui regardait Paul avec cette animosité, cette haine la femme qu'elle avait vu déjà dans le Palais et qu'on lui avait dit être Mme de Pomphry.

A continuer.

Wm. Winslow's Soothing Syrup. HAS BEEN USED FOR OVER FIFTY YEARS BY MILLIONS OF MOTHERS FOR THEIR CHILDREN WHILE TEETHING, WITH PERFECT SUCCESS IN SOOTHING THE CHILD, SOFTENS THE GUMS, ALLAYS ALL PAIN...